

MESSAGER DE TAHITI

Journal Officiel des Établissements français de l'Océanie,

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS A 3 HEURES DU SOIR.

MATAHUI 20. — N° 4

TE VEA NO TAHITI.

Mahana moa 4 fevruar 1871.

PRÉT DE L'ABONNEMENT : 10 Fr.
Un an... 100 Fr.
Six mois... 50 Fr.
Trois mois... 25 Fr.
Un an... 90 Fr.
Six mois... 45 Fr.
Trois mois... 22 Fr.

Pour les Abonnements et les Annonces, s'adresser

IMPRIMERIE DE GAUTIEREY.

PRÉT DES ANNONCES DES COMPTES:
Les 10 premières lignes 20 Fr. la ligne
Au-delà de 20 lignes 25 Id.
Les 10 premières lignes sont comprises dans le prix des 20 lignes, au-delà ce qui sera notifié par décret.

PARTIE OFFICIELLE — Arrêté : rendant exécutoire le budget des recettes et dépenses pour l'exercice de l'année 1871, fixant les montants de la partie des marchands détaillants, révoquant de ses fonctions un défenseur dénommé... Mutation... Nomination... Promotions... Evacuation... Sébastien de la saline agrée au 1^{er} juillet 1870, avec la date des Lettres de nomination et de l'ordre des promotions admis, et réservant ou ayant quitté la colonie du 1^{er} au 31 janvier 1871 inclus... — Avis administratif.

PARTIE NON OFFICIELLE — Engins de destruction... — fusées-Salut... Les bateaux de la marine... — Les îles... — Les îles... — Le port... — Années... Blessés de l'armée et de la marine française... — Mouvements du port... — Annonces.

PARTIE OFFICIELLE

Noës, Commandant des Etablissements français de l'Océanie, Commissaire de la République aux îles de la Société,

Vu les articles 33, 38 et 43 du règlement financier du 26 septembre 1855 ;

Sur la proposition de l'ordonnateur f.f. de Directeur de l'Intérieur;

Le Conseil d'administration entendu,

AVONS ARRÊTÉ ET ARRÊTONS :

Art. 1^{er}. Le budget des recettes et des dépenses locales de l'Exercice 1871 est rendu exécutoire, conformément aux tableaux A et B, tel qu'il a été arrêté ce jour en Conseil d'administration ;

SAVOIR :

Recettes prévues.....	331,500	Fr.	%
Dépenses prévues.....	340,878	Fr.	%
Défaut.....	11,378	Fr.	%

Art. 2. Des crédits sont ouverts à l'ordonnateur f.f. de Directeur de l'Intérieur, pour les dépenses de cet exercice, jusqu'à la somme de —

SAVOIR :

CHAPITRE I ^{re} — Personnel.....	212,810	Fr.	%
CHAPITRE II — Matériel.....	126,062	Fr.	%
ENSEMBLE.....	340,878	Fr.	%

Art. 3. L'ordonnateur f.f. de Directeur de l'Intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté, qui sera enregistré partout où nécessaire, sera publié au *Messager* et inséré au *Bulletin officiel des Etablissements*.

Papeete, le 31 janvier 1871.

DE JOUSSLARD.

Par le Commandant Commissaire de la République :

L'ordonnateur f.f. de Directeur de l'Intérieur,

G. MARIE.

Noës, Commandant des Etablissements français de l'Océanie, Commissaire de la République aux îles de la Société.

Vu l'arrêté du 27 décembre 1865, qui fixe à 300 fr. par an la partie des marchands, ceux qui achètent sur place pour revendre en gros ou en détail, établis à Papeete ou hors de Papeete ;

Considérant qu'il est équitable de faciliter l'extension de ce commerce dans l'île ;

Sur la proposition de l'ordonnateur f.f. de Directeur de l'Intérieur ;

Le Conseil d'administration entendu,

AVONS ARRÊTÉ ET ARRÊTONS :

Art. 1^{er}. La patente fixe des marchands détaillants établis hors de Papeete est fixée à 150 fr. par an, au lieu de 300 fr.

Art. 2. Le présent arrêté recevra son exécution à partir du 1^{er} avril 1871.

Art. 3. Toutes dispositions contraires aux présentes sont et deviennent abrogées.

Art. 4. L'ordonnateur f.f. de Directeur de l'Intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté, qui sera communiqué au conseil d'administration et déposé au *Messager* et inséré au *Bulletin officiel des Etablissements*.

Papeete, le 31 janvier 1871.

DE JOUSSLARD.

Par le Commandant Commissaire de la République :

L'ordonnateur f.f. de Directeur de l'Intérieur,

G. MARIE.

Noës, Commandant des Etablissements français de l'Océanie, Commissaire de la République aux îles de la Société.

Vu la décision de M. le procureur de la République, chef du service judiciaire, en date du 20 septembre dernier, portant contre M^r Traubaud, défenseur près les tribunaux du Protectorat, la peine disciplinaire de 10 mois de la consigne avec réprimande ;

Vu les jugements du tribunal de 1^{re} instance de Papeete, rendus le 20, 21 et 22 décembre et 26 janvier 1871, prononçant contre ledit M^r Traubaud la révocation de ses fonctions pendant des périodes de temps déterminées ;

Vu le jugement du tribunal supérieur du 29 décembre dernier frappant encore M^r Traubaud de trois mois de la même peine ;

Vu la délibération, en date du 1^{er} février 1871, des tribunaux de Papeete, et la proposition à nous adressée à fin de destination dudit M^r Traubaud à l'arrêté 11 de l'ordonnance du 27 octobre 1868 ;

Vu les articles 11 de l'arrêté du 16 juin dernier et 10 de l'arrêté du 23 mars 1869 ;

Sur le rapport du procureur de la République, chef du service judiciaire ;

Par les motifs énoncés en la délibération ci-dessous visée des tribunaux de Papeete,

AVONS ARRÊTÉ ET ARRÊTONS :

Art. 1^{er}. M^r Traubaud, défenseur près les tribunaux de Papeete, est révoqué de ses fonctions.

Art. 2. Le procureur de la République, chef du service judiciaire, est chargé de l'exécution du présent arrêté, qui sera enregistré partout où besoin sera, publié au *Messager* et inséré au *Bulletin officiel des Etablissements*.

Papeete, le 2 février 1871.

DE JOUSSLARD.

Par le Commandant Commissaire de la République :

Le Procureur de la République, Chef du Service judiciaire,

HOLSTEN.

Par décision de M. le Commandant Commissaire de la République en date du 29 janvier 1871, pris sur la proposition de M. l'ordonnateur, M. Latouche, aide-commissaire de la marine, fondé des pouvoirs du trésorier-payeur, a été appelé à prendre le service du Trésor de la colonie pendant l'absence de M. Jérusalem, se rendant en France au congré de convalescence.

Par décision de M. le Commandant Commissaire de la République en date du 30 janvier 1871, M. Gontier, conducteur des ponts et chaussées, a été nommé arpenteur assesseur pour le service du cadastre.

Par décision de M. le Commandant Commissaire de la République, les sieurs Laidet et Féral, piqueurs des ponts et chaussées, ont été nommés à la 2^e classe de leur emploi.

ADMINISTRATION DE L'ORDONNATEUR

SITUATION DE LA CAISSE AGRICOLE AU 1^{er} FÉVRIER 1871.

ACTIF	C.	F.	C.
En caisse : Argent courant.....	3,182	70	00
Représentation sur actifs de terres.	780	00	
Dépôt au Trésor colonial.	100	00	
Credit ouvert par M. E. Lotz à la Banque de France.	2,112	78	
Ponts & chaussées et autres constructions.	1,117	38	
Intérêts des sur les prêts.	1,601	58	
Valeur de terres en possession.	67,749	01	
Avances régularisées (Fuscompté, Marquises, Coton, embâquement sur le Marquises, 77 balles, — embâquement sur le Messager et Saipon, 38 balles, — embâquement sur le Fey-Berland, 11 balles, — ponts construits à Marquises et Chayman).....	59,100	58	
(La caisse a reçu une avance de 500 fr. à titre de dépôt au Trésor colonial, et cette somme est la différence de la valeur de ce dépôt et le 1,000 fr. reçus par M. R. B. R. de Marquises au 1 ^{er} Janvier.)	557	14	
Total de l'actif.....	261,822	53	88
PASSIF			
Prêt dû au service local.....	43,600	00	
Dépôts divers.....	22,400	00	
Intérêts dus sur les dépôts.....	1,109	80	
Bons hypothécaires en circulation.....	34,300	00	
Total du passif.....	134,099	80	80
Balancé en faveur de la Caisse agricole.....	127,723	73	

Vé :
L'ordonnateur p. i.,
f.f. de Directeur de l'Intérieur,
G. MARIE.

Certifié conforme aux écritures :

Le Secrétaire-trésorier,

ADAM KELCOTT.

ERRATUM.

Service des Contributions

Une erreur s'est glissée dans le mouvement commercial du 3^e semestre 1870, publié dans le n° 26 Janvier dernier. Aux Importations, paragraphe 1^{er}

Détail.

Produits des archipels cotisés.

Au lieu de Coton séparé, il faut Coton non séparé (poids 33,663^{1/10}), valeur 32,495^{1/10}.

MESSAGER AUX ENVIRONS DE PARIS.

PARIS ET LE MARDI 14 FÉVRIER 1871. (1^{re} édition 1870.)

Depuis le 1^{er} novembre, la capitale de la France a été mise en état de défense, et les Prussiens, arrivés en toute hâte sous nos murs, ont vu s'y battre leur camp. Les quelques jours qui suivent, Paris vit toutes ses garnisons faire face aux gars de mobilisés, et la Seine, toutes accusées, militaires de marins de la flotte, plusieurs bataillons de brancardiers, ont complété cette armée toute républicaine, décidée à opposer à l'envahisseur une résistance désespérée. Paris, calme, résolu, attend sans crainte le moment de la lutte décisive. Comme nous le disait un militaire expérimenté, jamais, depuis le commencement de la guerre, notre position stratégique n'a été meilleure qu'aujourd'hui. Il nous a été permis de faire des tranchées, de fortifier sur toute la périphérie Paris, de viaire quelques-unes des fortes batteries d'assaut les environs de la place et de juger de l'avantage dont elle dispose pour répondre aux attaques des Prussiens : c'est le résultat de ces excursions, entreprises depuis le commencement du siège, que nous voudrions faire connaître ici, avec la ferme conviction que chacun en tirera un sentiment de réelle confiance dans l'avenir.

Il faut remonter aux sièges les plus fameux des temps anciens, à ceux de Rome et de Constantinople, pour trouver tant d'oppositions réunies autour d'une ville aussi étendue, tant d'oppositions aussi dévastatrices. Un autre trait de ressemblance est que l'ennemi a tout fait opérer contre nous à la façon des barbares, et qu'il ne trouve presque plus devant lui que les simples citoyens, transformés tout à coup en soldats pour défendre leurs foyers ; mais ceux-ci ont heureusement l'avantage de posséder une double ligne de défense qui paraît dérobable et indétrorable.

Cette double ligne, on le sait, comprend d'abord les fortes dépendances au nombre de seize, qui sont les dernières redoutes : nous ouïssons tous ici le bruit, parmi l'armée, de l'assaut imminent, venant de l'est ou du nord, les points les plus faibles de Paris et aussi les plus menacés, l'ennemi ne pouvant pourtant venir que du Rhin. Au nord donc viennent autour de Saint-Denis le fort de la Brèche, sur la rive droite de la Seine, la Double-Couronne du Nord et le fort de l'Est ou de la Couronne, enfin le fort d'Aubervilliers et différentes redoutes le long du canal de Saint-Denis et du canal de l'Ourcq, qui existent déjà en 1831. A l'est, ce sont les forts de Romainville, de Noisy-le-Roi, avec leurs redoutes de la Garenne et de la Croix-Rousse, et deux autres : la redoute de Charenton-sous-Bois, le fort de Nogent-sur-Marne, l'unique fortification de saint Louis ou citadelle de Vincennes, et enfin, le fort neuf, construit en 1841 ; puis les redoutes de la Flandre et de la Gravelle, vers la presqu'île et le grand étang que forme la Marne avant d'aller se jeter dans la Seine ; enfin le fort de Charenton à la fourche de ce confluent. Au sud sont les forts d'Ivry, de Béthisy, de Montreuil, de Vaucouleurs et d'Anteuil qui commandent le cours de la Seine, la valée de la Bièvre, les routes de Versailles, de Louveciennes, de Chilly, de Melun, de Nemours, comme les forts d'Orsay, et ces derniers de la Seine à Chilly. Deux autres, de la Seine à Draveil et à Villemoisson, où, si l'on veut, celles de la Seine à Lille et de Metz. Les hautes de Meudon, de Sèvres, de Saint-Cloud, que l'on a en tort de regarder trop longtemps comme des fortifications naturelles, que l'on n'a songé que trop tard à fortifier réellement, sont aujourd'hui occupées par l'ennemi, qui s'est dirigé tout d'abord sur ces points, dont il n'ignorait ni l'importance, ni le chemin, l'ayant déjà suivi deux fois, en 1814 et 1815. Reste un seizième fort, et c'est le fort de Charenton, qui, lorsque on veut parler des Monts-d'Or, est tout à fait à propos : on veut parler des Monts-d'Or, car, si l'on veut, celles de la Seine à Draveil et à Villemoisson qui seraient ainsi si elles n'étaient pas débordées par Jules Favre comme condition première d'un armistice. Le fort du Mont-Vélerien défend une partie des routes de l'ouest, notamment celle de Châlons, et commande principalement le passage de la Seine, qui sur ce point se déroule autour du bois de Boulogne, en sortant de Paris, pour se replier encore sur elle-même vers Saint-Ouen et Saint-Denis.

Maitre de ce fort, l'ennemi, qui n'atteint à 8 kilomètres la capitale, et s'il avait ses canons Krupp, qui atteignent à 10 kilomètres, il lancerait jusque sur la place Vendôme ses boulets et ses obus.

La redoute du Mont-Vélerien, forme encadrant une ligne de fortification naturelle : c'est un vaste et profond fossé rempli d'eau, et entre Saint-Ouen et Anteuil l'ennemi ne pourra pas passer le fleuve, pour venir battre à l'ouest notre ligne continue des remparts, que sous le nom concentré de nos canons.

Il faut entrer dans quelques-uns des forts dont nous venons de citer les noms. A Vincennes, ce vieux château, où l'on voit caponniers, en retrouvez la fortification du moyen âge, avec murs hauts, crêtes, s'élèvent de fossés profonds, qui se marie à la fortification plus avancée de l'époque moderne, dont les ouvrages semblent rentrer dans le sol. C'est ce dernier système de fortification dont notre vilain Vuhan, coordonnant et complétant les travaux de quelques rares devanciers, a fixé irrévocablement les principes. On entre par un pont-louis directement sur la place d'armes, ou les piles de boulets, les canons, les mortiers, les affûts, se présentent aux yeux. Un peuple de militaires et de chevauchers vont et viennent, et on est presque étonné de voir s'élever à droite une grande église gothique de saint Louis, bâtie sous Charles V, que la Sainte-Chapelle, à Paris, est peut-être de vieille architecture militaire, ou plus d'un illustre personnage n'a été mis sous les verrous.

Pour un des escaliers à vis qui règnent au fonds des murs, on arrive sur les remparts de la forteresse, où l'on compte en nombre très-rassurant, à tous les angles et le long des courtilles, les canons et les mortiers. Du sommet du donjon, la vue sur la campagne environnante est magnifique, et on domine tout le plateau de Saint-Maur, où l'on installe l'ennemi à la côte, le polygone, le champ des mouvements, et plus loin le bois de Vincennes avec tous les embellissements de la municipalité dépourvue, et fastueuse, y a arrêté à si grande fin : ce sont ensuite les hauteurs de Pantin, de Romainville, de Nogent, environnées de forts, et au delà la forêt de Bondy, où se cache les Prussiens.

Au pied de la Marne, c'est la jolie petite ville de Saint-Maur, avec ses canaux et ses dolines, aujourd'hui abandonnées, avec ses moulins au repos ; un peu plus en amont dans les bois, on voit moulin à vent, et l'autre est, une ferme blanche et transpareante, c'est l'emplacement d'un camp ottoman. Le long de la route qui descend vers la Marne sont nos auberges, protégées par les feux de la Gravelle, et partout, dans le bois de Vincennes, le long

des immenses allées, on aperçoit des alignements de tentes et des groupes pittoresques de soldats.

Sur plusieurs points, le bois est abattu, coupé à fleur de terre, on n'a pas pu faire des planches assez larges. Regardez un peu loin devant vous, à votre droite, La grande ville étale devant vos yeux tout en éclat. A cette vue, on aimerait tenir un temps sur le plateau magique. Un seul spectateur se repère au fond des bois, sous-mêmes avec tristesse. On se prend à penser que tant d'admirables moments pourraient demain n'être que des ruines, et l'on compare involontairement l'inimmuable sérenité de la nature au trouble des heures présentes, car jamais à aucune époque le ciel de Paris ne fut plus beau que dans les jours que nous venons de traverser, jamais il n'a été aussi bleu, aussi serin, aussi clément, comme il a suivi jusqu'à nous faire mieux sentir encore par le contraste le rigueur des événements.

Puisque tous les forts se ressemblent, et qui en a vu en les vus. Purtant nous doive vers le plus important, le plus caractéristique, le Mont-Vélerien, puisqu'on peut encore y entrer, et que le pont qui y mène, celui de Neuilly, le seul qui nous reste sur la Seine, n'a pas encore sauté. Allons avec grand plaisir au Mont-Vélerien, quand on arrive forcément par le pont de Neuilly, et que l'on passe par le pont de la Seine, qui est le plus étroit de la rivière, quand on arrive au bout de ce leviðouïs dont la hauteur est de plus de 160 mètres au-dessus du niveau de la mer, on jouit du plus splendide panorama qu'en puisse avoir autour de Paris. N'étant même les montagnes bleues et l'azur d'Asie, et surtout les souvenirs histiques, la vue qu'on a du Mont-Vélerien vaudrait peut-être celle qu'on admire du haut du Mont-Pincio à Rome ou du San-Minato à Florence. Ce n'est pas seulement toute la ville qui est ici à vos pieds, c'est toute la campagne jusqu'à la mer, et jusqu'à l'horizon. On marche le long de la Seine d'un côté jusqu'au défilé de Saint-Omer, où campa en force l'ennemi, de l'autre jusqu'au défilé de Choisy-le-Roi et Villeneuve-Saint-George, enlevés aussi par les Prussiens.

À-dessous de la citadelle et sous le feu des canons, c'est un véritable bouquet de villages, aujourd'hui presque tous vides ou occupés par l'ennemi. Voici, le long de la Seine, Suresnes, Puteaux, Courbevoie, Asnières, Argenteuil, Chatou, Le Poët, puis, dans la plaine, Gennevilliers, Bobigny, Nanterre,等等. Que de travaux n'a-t-il fallu pour que de générations d'hommes pour préparer tant de belles choses qui sont devenues en proie du vainqueur ! Le feu, le plomb, le fer, ont déjà semé ici leurs ravages, et ces lieux, hier si pittoresques, si bruyants et si riches, sont devenus presque un désert.

Le ligne des forts débouchés n'occupe pas moins de 60 kilomètres

ou 15 lieues de circonference autour de Paris.

Cette ligne sera inabordable, et Paris n'aura pas pu être investi, si l'on avait un temps opportun. Mais l'ennemi n'arrivera pas : il est évident de ce qu'il faut faire pour défendre le coude de la Seine entre Asnières et Argenteuil, et les redoutes de Montreuil près de Saint-Cloud, de Reimbergen et des Beuvrées près de Sèvres, ainsi que la redoute du château de Meudon, toutes ces quatre pour barrer les hauteurs et des vallées que le fort du Mont-Vélerien ne peut atteindre.

Il suffit aujourd'hui lui à son assaut : « Quand les soldats de la guerre de 1870, à la bataille de Mars-la-Tour, ont vaincu les Prussiens, à la bataille de Spicheren, à la bataille de Gravelotte, à la bataille de Coulmiers, et plus tard ceux de Villey-saint-Étienne, de Châlons et de Bapaume, les premiers malheureux pour nous au début de l'investissement, les seconds restés presque sans résultat, ont démonté l'entière nécessité.

Pourquoi ces différents travaux, sans doute nés à l'étude dès les premières journées de la construction des forts détachés, reportés depuis des cartes du génie sur le terrain, n'ont-ils pas été réalisés avec plus d'activité lorsque la guerre a été décidée avec l'Allemagne ? Comment expliquer que l'ennemi, qui a été vaincu à Meudon, soit bien qu'il peut aujourd'hui les reconquérir contre nous ? C'est qu'il y a eu la connivence, en bien d'autres cas, cubilé comparable, impardonnable, négligence incompréhensible. Ce n'était pas d'ailleurs au dernier moment qu'il a fallut songer à des travaux si importants. Pour des experts clairvoyants, la guerre entre l'Allemagne et la France devait prêcher inévitable à une date plus ou moins proche. Or, dès l'instant où on laissait, en 1863, la Prusse se déverser avec l'Autriche la question du Dauphiné. En 1866, après Sedan, la lutte était encore ouverte, et lorsque l'empereur Frédéric-François déclara d'urgence la construction des forts et des redoutes. « Il faut deux ans pour construire un fort en maçonnerie, » nous disait un officier du génie ; et il y avait deux mois à peine quas ces travaux avaient été commencés quand l'ennemi est venu à s'emparer !

Le 16 septembre, la veille de l'arrivée des Prussiens sur Paris, nous visitions la redoute de Brimborion. Le peuple vivait, insistant qui trompe et curument les masses, avait déjà envahi Sèvres, et même, de l'autre côté de la Seine, Boulogne et Montreuil, si bien protégés ces derniers jours par le feu, par la ligne des fortifications qui va du Point-du-Jour à Passy. Bien que ces deux villages fussent ainsi à couvert des Prussiens qui s'avancent sur Paris, ils étaient depuis plusieurs jours entièrement vides.

Nous étions presque seul sur la route, personne nulle part, si ce n'est dans les champs quelques retardataires armant le fusil, et là quelques pauvres légumes à moitié morts ; mais les fenêtres fermées, mal habité sur le seuil des maisons, un silence de mort ! Nous pressions vers le pont-de-Sèvres, hanté et grisé à s'asperger. Monté

à cheval, je suivais quelques personnes qui rentraient nonchalamment des terrains, écrasant une moindre carrière, et quelques forêts qui couvraient des bois. A peine y avait-il trace de fossés, de talus ; il eût fallu encore un mois ou deux pour terminer passablement cet ouvrage, en faire ce qu'en termes de métier on nomme une fortification passable, et aucun officier n'était là pour l'animer, pour commander les travailleurs. Nous étions presque deux fois plus avant, au moins jusqu'à la Seine, et alors, Valzé pas plus loin nous entraîna un cocher qui passait, je voulus de voir les urbaines ; ils ont toutefois été obligés de faire une sorte de halte logée dans le mayen d'une de ses cases. En effet, des femmes, des enfants, pâles, échappés des localités voisines, fuivaient devant l'ennemi. Le lendemain matin, dès l'aube, les forts d'Issy, de Vanves, de Montreuil, tout étaient ; on se battait à Clamart, à Châtillon, tout beaucoup d'hommes pour nos armes ; les ponts de Sèvres et de Bapaume étaient cassés, et les Prussiens occupaient les hauteurs de Clamart, de Meudon, de Sèvres, de Saint-Cloud, et avec elles les infrastructures redoutées dont il a été parlé.

L. SIMONIN,
équipes d'État-major et de service.

